

—Et quelle est la profession de votre protégé ? demanda madame Lussac à son mari,

—Il est négrier.

—Négrier ! se crièrent à la fois madame Lussac, Mathilde et Berton lui-même. Ceux qui mangent les hommes ! ajouta madame Lussac.

—Je n'ai pas dit antropophage, ma chère Eugénie.

—Ah ! si ce n'est pas un antropophage, je vous demande pardon d'avoir confondu, mon cher ami. Il y a tant de métiers sur la terre !

—Celui de négrier n'est pas moins une horrible chose ; murmura Mathilde.

—Voyons ! Mathilde, dit M. Lussac, ton cœur n'est-il pas la dupe d'une leçon toute faite ?

—J'aimerais, mon père, que vous crussiez à ma sincérité. Votre fille mérite cette confiance.

Mathilde était sur le point de pleurer.

Par un mouvement spontané, madame Lussac et Berton se levèrent pour l'apaiser.

Mathilde était déjà sur les genoux de son père. Il l'avait attirée sur lui, après l'avoir embrassée à plusieurs reprises pour la consoler du chagrin qu'il lui avait causé ; il lui passa une magnifique chaîne d'or autour du cou, et il lui dit :

—C'est pour toi ! Et maintenant que la paix est faite, je veux te forcer d'avouer à ton tour que nous ne sommes pas si méchants que tu le prétends.

M. Lussac agita une sonnette.

Un domestique parut.

—Jean, faites venir Narcisse et le premier paysan que vous rencontrerez dans le village.

Narcisse parut le premier.

Narcisse était le domestique noir de M. Lussac ; il l'avait accompagné dans son voyage en France.

—Narcisse, lui dit M. Lussac.

—Maître, répondit celui-ci.

—Tu as ta liberté, je te renvoie.

—Où donc ? maître.

—Où tu voudras, Narcisse.

—Sans argent, maître, où irai-je ?

—Je te donne mille gourdes.

—Mille gourdes, c'est beaucoup, maître ; mais où faut-il que j'aille ?

—Encore une fois, où il te plaira ; en Afrique, ton pays.

—Je préférerais rester avec vous, maître.

—Mais je ne retourne plus aux colonies.

—Toujours avec vous, maître.

—Mais tu ne peux plus être mon esclave si je reste en France. Ici, tu es libre.

—Se je suis libre, maître, je me donne encore à vous.

—C'est bien ; va-t-en.

—Eh bien ! vous avez entendu. Ce noir re-

fusa sa liberté pour rester avec moi. Commencez-vous à être convaincus de l'exagération de vos déclamations ?

Ce succès était bien doux pour M. Lussac ; il avait de la peine à ne laisser voir que le triomphe d'une théorie dans ce proverbe social improvisé sous une tonnelle que la lune commençait à blanchir de ses rayons.

La paysan que Jean était allé chercher se présentait à son tour.

—Bon homme, lui dit M. Lussac, combien v a-t-il que vous êtes au service de notre voisin ?

—Quarante ans, mon bon monsieur. C'est bien long, n'est-ce pas ?

—Êtes vous content d'être à son service ?

—C'est la crème des honnêtes gens ; mais il compte les laitues dans le potager et les olives sur les arbres. Une chenille n'est pas plus curieuse.

—Cependant, vous avez huit enfans, m'a-t-on dit, qui vivent avec vous des produits de cette propriété.

—Oui, ils vivent ; mais c'est là tout. Est-ce que tout le monde ne vit pas de la terre ? seigneur Dieu !

—Et à combien s'élèvent vos gages ?

—A deux mille francs par an, pas un oignon de plus.

—Et si l'on vous donnait deux mille et cent francs pour vous avoir ; car on m'a assuré que vous êtes laborieux et adroit dans votre partie.

—Ah ! monsieur, que de grâces ! J'accepterais des deux mains.

—Vous accepteriez !

—Mais tout de suite.

—C'est bien, mon ami ; nous nous reverrons et nous causerons de cette affaire.

—Comparez maintenant, s'écria M. Lussac, et jugez-vous vous-mêmes : l'esclave que je fais libre persiste à me servir comme esclave, et le paysan qui est heurenx, qui doit quarante ans d'existence, celle de ses huit enfans, à la générosité évidente d'un bon maître, est prêt à la quitter pour cent francs de plus, ajoutés à ses gages.

—Monsieur, dit Berton avec une ironie douce, car M. Lussac s'adressait particulièrement à lui, cet exemple n'est pas concluant. Votre esclave noir a rencontré en vous un bon maître, et un bon maître a rencontré un mauvais serviteur dans le paysan que vous avez interrogé ; deux exceptions qui ne prouvent pas que la liberté abrutisse et que l'esclavage relève le caractère de l'homme.

—Oui, mon père, M. Berton a, je crois, raison. Relèverez-vous celle-là ?

—Je la relèverai si peu, répondit M. Lussac